

Baie-Saint-Paul ou l'art de faire naître une Ville d'art Une entrevue avec monsieur Cyril Simard

Marc Laplante

Volume 17, Number 1, Spring 1998

Le tourisme dans un *Pays à part* : Charlevoix

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1072380ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1072380ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0712-8657 (print)

1923-2705 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Laplante, M. (1998). Baie-Saint-Paul ou l'art de faire naître une Ville d'art : une entrevue avec monsieur Cyril Simard. *Téoros*, 17(1), 56–58.
<https://doi.org/10.7202/1072380ar>

BAIE-SAINT-PAUL OU L'ART DE FAIRE NAÎTRE UNE VILLE D'ART

UNE ENTREVUE AVEC MONSIEUR CYRIL SIMARD

Marc Laplante, rédacteur en chef de Téoros

Prologue,

Ne raconter que ses faits d'armes pour présenter Monsieur Cyril Simard demanderait bien tout un numéro de Téoros! Sa ville natale, Baie-Saint-Paul, l'a fêté, l'an dernier, au moment de son événement annuel: Rêve d'automne. J'ai pu voir un document vidéo, tourné à cette occasion et intitulé: Hommage à un bâtisseur. Quel titre heureux! J'ai vu aussi toute une communauté fière de son grand homme, fière d'elle-même, fière par-dessus tout des entreprises et des oeuvres de cet architecte, urbaniste, ethnologue et animateur hors pair, convaincu et convainquant, à qui elle doit la vitalité de son centre-ville et une bonne part de sa renommée à l'extérieur.

Nous ne pouvions pas concevoir une publication sur le tourisme en Charlevoix sans nous attarder un peu dans cette petite ville d'art unique qu'est Baie-Saint-Paul. Destination bien connue aujourd'hui, la municipalité a trouvé sa vocation culturelle et touristique actuelle au milieu des années 60, quand Cyril Simard est revenu chez lui pour son projet terminal d'étudiant en architecture. Toute l'action future de cet homme était en gestation dans ce projet. Il nous en parle d'abord, entouré de ses dossiers dont chaque page est une pierre d'un édifice étonnant: celui d'un bâtisseur d'identité.

Marc Laplante: Vous étiez étudiant à Montréal, pourquoi revenir à Baie-Saint-Paul?

Cyril Simard: En 1965, j'ai fini mes cours en architecture et, tout de suite, j'ai commencé comme professeur (à la Faculté d'aménagement de l'Université de Montréal). Mais je voulais aussi revenir à Baie-Saint-Paul parce que mon père me disait toujours: «tu es architecte mais il faudrait que tu viennes faire des choses chez nous». J'ai donc pensé à un projet de thèse sur Baie-Saint-Paul: c'était un village d'artistes et d'artisans qui s'appelaient le centre Clarence-Gagnon et je l'avais placé dans la montagne chez nous; il était tout en bois et fait comme mon père me l'avait dit: «fais donc travailler le monde d'ici et cesse de construire des affaires en béton; le monde va se reconnaître mieux dans tout ça». Mon projet, je le faisais avec

un collègue: lui s'occupait du village et moi, du centre culturel, avec un théâtre, une salle qui ressemblait un peu à un musée; tout était en bois et avec des technologies de chez nous.

M.L. C'était assez nouveau à ce moment-là...

C.S. Quand je préparais ce projet, ce concept, j'avais comme directeur de thèse l'architecte Dimakopoulos qui a fait le bâtiment ici (on est à l'UQAM). À cette époque, tout le monde pratiquait de l'architecture très urbaine. En voyant mon projet, mon directeur m'a dit: «non, on travaille dans le choc-béton maintenant». Il a refusé de diriger ma thèse... Un autre professeur m'a pris et m'a fait avancer: Jean-Louis Lalonde et un autre architecte, Jean-Luc Poulain, m'ont encouragé à rester moi-même. J'ai quand même terminé

premier avec ma thèse parce que c'était beau, c'était poétique. Jean-Claude Marsan a fini premier dans l'ensemble; il était en ville et j'étais dans l'architecture de campagne; j'étais deuxième...

M.L. Mais vous avez fait plus qu'une thèse de maîtrise sur Baie-Saint-Paul?

C.S. Durant la première année de mon enseignement, j'ai demandé aux gens d'étudier la région, les arts, le tourisme, etc. J'ai pensé à un premier projet d'équipe d'animation sociale étudiante à Baie-Saint-Paul pour amener des étudiants chez nous. En 1967, soutenu par Jean-Noël Tremblay au ministère des Affaires culturelles, j'ai eu une subvention pour partir avec sept étudiants. J'ai passé l'été à Baie-Saint-Paul pour préparer des publications touristiques, des montages audiovisuels sur le centre-ville, pour faire des recherches en vue de codifier les monuments historiques et préparer des cheminements historiques à la manière de Michelin, etc. Par la suite, on est passé à la consultation et, avec cinq étudiants, on a ouvert la première clinique d'architecture et d'aménagement. (sur une période de 6-7 ans, Cyril Simard fera venir dans sa région près de 60 consultants dont 35 architectes. M.L.)

C'est donc dans le contexte de cette clinique qu'est née l'idée d'un festival à Baie-Saint-Paul, en 1967, pour faire une expérience d'animation sociale et culturelle. Deux ans auparavant, j'avais fondé la Commission d'urbanisme de Baie-Saint-Paul, une des premières au Québec, en région. Le but du festival était de faire prendre conscience aux gens de la beauté de leur coin. Pour cette occasion, j'ai ramené mes étudiants en leur disant: «on

a du beau là, c'est là, il faut le montrer». Gilles Vigneault est venu chanter, Pauline Julien aussi, etc. Festival en plein air gratuit, la clinique aussi était gratuite; c'était la première de ce genre et on l'a ouverte pendant cinq ans. Elle était au service des gens pour faire leur vitrine, arranger les arrières de cuisine, les façades, etc. (comme on fera, plus tard, avec le programme *Rues principales*).

M.L. On fait rarement le lien entre la première clinique d'architecture à Baie-Saint-Paul et son festival populaire.

C.S. Il y a un petit bout d'histoire qui manque ici. J'ai écrit mon premier article dans une revue en 1968, après le premier festival: «Baie-Saint-Paul: retour aux sources»; il racontait l'histoire des cliniques d'architecture commencée en 1965. Marsan a dit que la première clinique datait de 1970. Mais lui, tout de suite après ses études, était allé faire cinq ans à Londres. Moi, j'expérimentais à Baie-Saint-Paul, mais il ne le savait pas. J'ai plein de documents sur tout ce que j'ai fait à Baie-Saint-Paul au début, pour enrichir l'histoire de la Faculté d'aménagement de l'Université de Montréal...

M.L. Le festival a fait des vagues dès ses débuts?

C.S. Quand on l'a inventé, on s'est dit: «on ne fait pas un musée ici, on met du monde en arrière de tout ça: les bannières, les vitrines, les maisons; on fait danser, etc.» C'est devenu un événement, il est venu 25 000 personnes la première année. Et j'ai dit: «la voilà la Belle province». Je me suis dit: «ça n'a pas de bons sens, il faut faire quelque chose pour sauver nos villages, voir des maisons de pierres recouvertes de bardeaux!...» À Baie-Saint-Paul, j'étais à l'urbanisme. Pour avoir un appui, on a fait, dans la maison Otis, une exposition de tout ce qu'on avait réussi à trouver sur le village. Mais on avait pas encore tous les outils pour l'animation et pas de modèles. Les modèles, on en trouvait déjà aux États-Unis, dans le Vermont. Il y avait des recherches pour la conservation des petites villes; l'approche urbanistique était surtout une approche pour aller chercher des subventions - avec les fameux travaux d'hiver, par exemple - pour commencer à arranger les arrières-cours.

La ville de Baie-Saint-Paul, en 1965, devait prendre un tournant parce qu'il y



Photos Cyril Simard

avait l'implantation de grosses écoles qui arrivaient. J'ai eu la chance d'avoir les contrats. À ce moment-là, à cause du festival, - parce que j'avais déjà eu une médaille aussi (pour sa thèse) - toutes les associations de Charlevoix (plus de 25) ont fait des demandes aux commissaires d'école pour que j'aie les contrats. En 1967 (année du centenaire de la Confé-

dération) on avait de l'argent pour faire un centre culturel. J'ai eu à décider: qu'est-ce qu'on ferait? Je savais que les écoles s'en venaient; le centre culturel, les gens disaient: «on ne met pas ça au centre», le curé ne voulait pas; on ne voulait pas boucher la vue. C'est pour ça que j'ai promis aux membres de la fabrique que 75% du centre culturel serait dans le sol. On a

toujours appelé ça ensuite le «caveau à patates»! J'ai fait cette promesse pour avoir ce terrain gratuitement. Le monde avait un peu raison de ne pas briser cet espace-là. Ce qui est important dans toute cette histoire, c'est qu'à partir de ce moment-là, on a décidé que le cœur serait un cœur. Comme il n'y avait pas beaucoup d'argent pour les petites villes, il fallait profiter de ce qui s'en venait: une école primaire de 15 classes, une école polyvalente de plusieurs millions de dollars, un foyer pour personnes âgées et l'agrandissement du centre culturel. Alors, on s'est dit: «aussi bien essayer de faire prendre la mayonnaise, boucher nos trous, faire en sorte que ce soit cohérent». On a décidé qu'on ne ferait pas de piscine (comme à la Malbaie) et qu'on la garderait pour l'école secondaire. Ça a été une bataille de rassembler tout cela parce que les propositions (initiales) étaient de tout éparpiller partout. J'ai participé à toutes les batailles. C'est mon père qui disait toujours - il avait des paroles assez extraordinaires - «pour une belle roue, il faut avoir un moyeu». Mon père avait un commerce; il ne voulait pas décentraliser; il voulait que tout passe devant chez lui. Moi, j'ai pris la relève de mon père.

M.L. Et le festival?

C.S. Pendant tout ce temps-là, on faisait aussi le festival de Baie-Saint-Paul. À cette occasion, on honorait quelqu'un, une personne de notre coin et un pays (comme la France). La première année, on a honoré Félix-Antoine Savard, retraité à Saint-Joseph-de-la-Rive. J'ai fait le tour des boutiques avec lui. Avec les étudiants, on avait vidé toutes les granges et tout nettoyé pour faire des boutiques. C'est là que j'ai connu Mgr Savard, qu'on a parlé d'artisanat, de conservation, etc., et j'ai toujours continué mon pèlerinage avec lui.

M.L. Il s'occupait déjà d'artisanat?

C.S. En 1968, sa papeterie à Saint-Joseph-de-la-Rive avait déjà trois ans. Lui, il voulait avoir du beau papier. Il disait que le papier, ça devait honorer le Verbe; c'était très catholique d'approche mais c'était un écrivain, il aimait les artisans et avait toujours été épaté par ce qu'ils faisaient.

On s'est inspiré de lui et, avec d'autres étudiants, on a intéressé des femmes qui faisaient des courtes-pointes. On voulait

tester si elles pouvaient faire des choses contemporaines. Les gens commençaient à s'installer à Baie-Saint-Paul pour avoir des boutiques, des commerces. On faisait le festival pour montrer comment on avait du beau mais on ne voulait pas qu'ils ne vivent que de l'art. On voulait montrer pour qu'ensuite, la ville, les gens, se développent eux-mêmes.

M.L. Et tout a été dans ce sens-là?

C.S. Le festival est devenu tellement gros, avec tellement de monde, qu'on ne pouvait plus contrôler ça. C'était trop. Je me suis souvenu d'une remarque de Mgr Savard, après deux ans, il m'avait dit: «le festival, c'est beau mais ça revient trop souvent; les gens n'ont pas le temps de recharger leurs batteries... Les artisans vont être étouffés par ce rythme». J'ai proposé qu'on le fasse aux trois ans mais les gens faisaient leur argent avec ce festival et dépensaient pour s'installer. Ils ont continué. J'ai vu qu'on perdait de la qualité; les premières années, on avait de la richesse, des belles choses; après, les gens n'avaient plus le temps de se ressourcer; c'est devenu de la facilité. Ça veut dire qu'il faut faire attention, mesurer nos interventions dans ce genre de développement. On était les premiers. Quand c'est devenu incontrôlable, les gens ont eu peur même, à un moment donné, et ils ont arrêté de le faire.

À ce moment est venue l'idée merveilleuse de Françoise Labbé (directrice du centre culturel de Baie-Saint-Paul) qui revenait d'Europe, vers 1975. Comme c'était une ville d'art, elle a inventé le symposium (de la nouvelle peinture). Elle est allée chercher un autre genre de clientèle. Nous, on avait voulu le festival accessible à tout le monde, fête populaire, rien de payant, gratuit... la grande explosion!

M.L. Trop de monde... de la région?

C.S. Ah non! 80% venait de l'extérieur, les gens recevaient la famille. C'est vite devenu un pèlerinage annuel, un conventum de la parenté: on invitait tous nos parents. Mais les gens nous ont dit après un certain temps: «c'est bien beau la parenté, mais après trois semaines, on ne peut plus supporter ça». Tu sais, un village c'est un village: il y a du monde qui vit, du monde qui meurt, des gens qui sont malades, etc. La fête dans les rues pendant trois semaines, c'est devenu trop lourd.

Tous ces éléments ont fait changer les projets. On a compris avec le temps: l'expérience nous a fait réfléchir.

Mais tous ces événements culturels vécus à Baie-Saint-Paul ont eu le grand avantage de nous faire prendre conscience qu'un cœur ça battait et que c'était là qu'il fallait investir pour l'avenir.

ÉPILOGUE

Nous n'avons fait qu'un petit bout du long chemin parcouru par Monsieur Cyril Simard. Son témoignage livre plusieurs messages; j'en retiens un en particulier pour nos lecteurs: la force du tourisme comme facteur de développement culturel est réelle mais demeure brute. Une communauté, consciente de son milieu, de l'esprit du lieu qu'elle habite, consciente et fière de ses ressources humaines et fidèle à son histoire peut se mobiliser entièrement, transformer son cadre bâti, créer des institutions, faire croître son économie et, ce faisant, accueillir des touristes et les satisfaire. Le tourisme accompagne donc le développement communautaire et lui assure une plus-value. Mais rien, dans l'histoire de Baie-Saint-Paul ne dit que le tourisme a créé, à lui seul, la ville d'art.



NOTE

- 1 Monsieur Cyril Simard est actuellement président de la Fondation internationale des écomusées dont il est le créateur. Il dirigeait auparavant, depuis 1988, la Commission des biens culturels du Québec. Il fut, en 1972, administrateur délégué de la Centrale d'artisanat du Québec. En 1977, il est nommé directeur des arts visuels au ministère des Affaires culturelles du Québec. Il obtint un doctorat en histoire de l'université Laval en 1986 et sa thèse portait sur le concept nouveau d'économuséologie qu'il appliquera par la suite. Il a participé à la conception de l'aménagement du Musée du Québec en 1987 et fut chargé ensuite de son agrandissement. Deux fois récipiendaire de la médaille du lieutenant-gouverneur (1965 et 1994), décoré d'une autre médaille en 1993, celle du gouverneur-général, Monsieur Cyril Simard a été élu en 1997 à la Société royale du Canada.